

Présentation de l'ouvrage

Dominique Le Nen

De Gaza à Jénine
Tant que la guerre durera

Préfacé par Alain Gresh
Postface d'Irène Frachon



3^e édition

Comprendre le Moyen-Orient

L'Harmattan

Est paru chez L'Harmattan, dans la collection :

« *Comprendre le Moyen-Orient* »

dirigée par *Jean-Paul Chagnollaud*

Professeur de sciences politiques à l'Université de Cergy-
Pontoise

Spécialiste de la Palestine

Rédacteur en chef de la revue « *Confluences Méditerranée* »

Préface de la troisième édition

Dans un monde en ébullition, en constante mutation, rythmé par les guerres, les conflits larvés sous-tendus par de nombreux intérêts géopolitiques ou économiques et les bouleversements climatiques, le sort de milliers et de milliers de femmes, d'enfants et d'hommes innocents pris en otage n'a jamais été aussi instable. La guerre qui plonge la Syrie dans le chaos depuis mars 2011 pousse les populations en souffrance vers l'exode, à la recherche de liberté et de paix. Les squelettes d'habitations qui tiennent encore debout dans les rues d'Homs ou de Raqqa ont vu partir ou périr des familles entières. Les déplacés de là et d'ailleurs, de Birmanie, d'Afrique... ces familles parfois durement touchées en leur sein, autrefois prospères ou au contraire vivant dans le dénuement le plus total, traversent des situations désastreuses qui devraient faire prendre pleinement conscience à chacun, au titre de citoyen d'une terre fragilisée, de l'instabilité de la condition humaine, de l'impermanence qui gouverne la vie ; et nous convaincre sans réserve de profiter de bonheurs éphémères, de diffuser autour de soi le bien, de chaque jour militer pour une paix universelle. Albert Schweitzer, médecin humaniste, prix Nobel de la paix en 1952, écrivait : « est bien ce qui maintient et soutient la vie; est mal ce qui lui fait obstacle ou la détruit ».

Dans cette conjoncture internationale, je m'interroge souvent sur l'utilité de nos missions chirurgicales en Palestine. Les phases de doutes passées, je revis mes premiers séjours en 2002. L'aide humanitaire représentait un soutien technique indéniable et notre présence en pleine répression un soutien moral qui la légitimait presque à lui seul. Et à ceux qui penseraient que l'humanitaire n'a pas de raison d'être, je répliquerai en citant Mère Teresa. Elle répondit un jour à une personne qui l'interrogeait sur l'intérêt de son aide : « nous réalisons que ce que nous accomplissons n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, mais si cette goutte d'eau n'était pas dans l'océan, elle manquerait ». L'humanitaire a besoin de toutes les bonnes volontés ; tout acte réalisé pour l'autre apporte du

réconfort, le bien-être pour le bien-vivre, toute parole apaisante procure joie et bonheur.

Quatorze années de missions en Palestine, de coopération avec nos collègues chirurgiens, ont façonné ma perception de la situation humaine, médicale et sociale. Je vis avec les équipes locales et les populations le contexte du moment, sans chercher dans l'Histoire les causes du présent conflit, en déplorant toutefois que la Déclaration universelle des droits de l'Homme, adoptée en 1948 à Paris par l'Assemblée générale des Nations unies, au sortir d'une guerre dévastatrice, ait échoué au pied d'un mur, de murs construits, bâtis, entretenus par l'Homme contre lui-même. Raconter la vie d'une équipe chirurgicale sur le terrain, tournée vers l'action et le soin, témoigner de faits vécus, est la manière que je choisis dès 2011, pour faire connaître la vie des Palestiniens que nous soignons. Souvent, au décours de conférences que je donne volontiers autour des « enjeux éthiques de l'humanitaire », certaines questions voudraient m'amener sur une voie que je me refuse d'emprunter. Pourtant, la limite est ténue entre témoigner par solidarité humaine et par solidarité politique. Lorsque je regrette les difficultés d'accès aux soins dans la bande de Gaza, comment l'interpréter ? Lorsque je déplore le confinement de la population dans ce même territoire, les difficultés d'y entrer et d'y sortir, les conséquences qui en découlent obligatoirement sur la santé, c'est un constat, un fait, vérifiable par toutes et tous. Là de même, comment l'interpréter ? L'amalgame est tellement facile. À eux seuls, les faits rapportés ici et par la société civile devraient alerter les dirigeants les plus influents de la planète sur une situation objectivement, humainement et au plan sanitaire intolérable. Le chemin est encore long comme en témoigne la déclaration de John Kerry, alors secrétaire d'État sous Barak Obama, le 28 décembre 2016 : « le statu quo au Proche-Orient mène à une occupation perpétuelle », occupation qui entrave l'accès aux soins d'une population, occupation qui perpétue un climat de violences, de guerres « éclaires » qui abandonnent dans des maisons détruites et des rues adjacentes des centaines d'habitants, futurs handicapés à vie, dont la prise en charge et le cout pour la société palestinienne déstabilisent un système de soin déjà fragilisé.

Comme ce navigateur qui tient le cap pour parvenir à son objectif, en bravant les tempêtes océanes, je garde le cap sur un navire qui tangue et qui prend l'eau, l'œil toujours fixé inlassablement et sans découragement vers l'horizon où je scrute, avec un optimisme mesuré, la lueur de paix qui annoncera un jour la réconciliation des peuples.

Dominique Le Nen

Préface de la première édition

La Terre sainte est au cœur de l'actualité. Elle en a fait la Une en 1948, en 1956, en 1967, en 1973, en 1982, lors des première et deuxième *Intifadas* palestiniennes, etc. Ce flot d'informations, de prises de position, de polémiques a fini par « fatiguer » l'opinion occidentale qui ne comprend plus très bien pourquoi l'on se bat, pourquoi la guerre dure, pourquoi la paix semble toujours si lointaine.

À tel point que l'on finit par oublier le flot de souffrances qui accompagne ce conflit dont l'Europe est au moins en partie responsable. Abandonnant les hauteurs de la diplomatie et de l'analyse politique, le Docteur Dominique Le Nen s'est rendu dans ces territoires palestiniens pour y apporter ce que peut apporter un médecin, ses compétences en chirurgie orthopédique et traumatologique, un peu de soulagement dans les maux qui frappent la population, et qui prennent souvent la forme de bombes et de tirs à balles réelles. Il en ramène un témoignage vivant et émouvant, qui nous permet de voyager au cœur de cette Palestine dont on parle tant et que l'on connaît si mal, de découvrir ses habitants et leur incroyable désir de vivre et non pas seulement de survivre.

2002. Nous sommes en pleine seconde *Intifada* et la répression est terrible ; 2011, un « calme » précaire s'est installé, bien que le blocus de Gaza se poursuive malgré toutes les condamnations de la communauté internationale. Entre ces deux dates, le Docteur Le Nen a accompli de nombreuses missions, et travaillé auprès des populations. Il a pu prendre la mesure de la souffrance sur le terrain, mais aussi de l'injustice de « la communauté internationale » qui laisse faire ou détourne pudiquement les yeux. Ainsi, après les massacres de Jénine, écrit le Docteur Le Nen, un rapport fut présenté aux Nations unies « donnant une version inique et mettant sur un même pied d'égalité la victime et le bourreau, considérant qu'Israël a juste commis certains abus dans l'utilisation de la force militaire pour riposte aux groupes armés palestiniens,

comme s'il s'agissait d'une bataille militaire entre deux armées ».

Car c'est là l'injustice majeure faite aux Palestiniens. Il ne s'agit pas de contester la souffrance qui peut exister des deux côtés, ni que le chagrin d'une mère israélienne qui perd son enfant n'est ni « inférieur » ni « supérieur » à celui d'une mère palestinienne qui perd son enfant. Pourtant, renvoyer dos à dos les deux camps relève d'une étrange logique qui met sur le même plan l'occupant et l'occupé, la violence de l'occupant et celle de l'occupé. Parlant de ses négociations avec le gouvernement sud-africain et de ses demandes d'arrêter la violence, Nelson Mandela écrivait : « Je répondais que l'État était responsable de la violence et que c'est toujours l'opresseur, non l'opprimé, qui détermine la forme de la lutte. Si l'opresseur utilise la violence, l'opprimé n'aura pas d'autre choix que de répondre par la violence. Dans notre cas, ce n'était qu'une forme de légitime défense ».

L'occupation dure depuis plus de 40 ans, la grande majorité de la population palestinienne n'a connu que les soldats israéliens, les check-points, la colonisation, le racisme ordinaire de la puissance dominante. La « communauté internationale », qui condamne régulièrement et religieusement la poursuite de la colonisation et la répression, se révèle impuissante ; les États-Unis et même l'Union européenne ne veulent pas tirer les leçons du refus israélien, ni faire pression sur cet État qui rejette la légalité internationale. C'est là que le rôle de la société civile acquiert une importance nouvelle, car elle seule peut se mobiliser pour imposer la justice et l'égalité. C'est là aussi que le travail et le témoignage du Docteur Dominique Le Nen prennent toute leur signification.

Alain Gresh

Journaliste au *Monde diplomatique*, animateur du blog
« Nouvelles d'Orient »

Extraits de l'ouvrage

Gaza, 11 mars 2002

Nous sommes là... fendant d'un pas hésitant une foule excitée, pour nous rendre péniblement vers l'entrée des urgences. Je m'en souviens encore et revis cette scène à chaque fois avec la même intensité. Je sens mes carotides battre dans le cou, le cœur partir en trombe. Il faut avancer. Rester sur place n'a aucun sens. Repartir serait indécent. À gauche comme à droite, devant comme derrière, il y a toujours quelqu'un nous toisant avec parfois une part de méfiance ou ne manifestant à notre égard que de l'indifférence. Nous nous heurtons sans cesse à chaque homme, jeune ou moins jeune, à ces rares femmes, aux canons de ces fusils mitrailleurs de sortie en cette nuit de délire. Nous arrivons enfin, après des secondes qui paraissent des heures, devant l'entrée des urgences où les membres d'une police largement dépassés tentent de faire régner un semblant d'ordre. Nous avons des difficultés à entrer, croisons des cameramen se hasardant à percer cette foule pour accéder eux aussi aux urgences. Des Palestiniens entrent et sortent, mais peu d'hommes ou de femmes en blanc. Vociférations, cris, vifs échanges et éclats de voix couvrent nos tentatives d'approche. Nous arrivons enfin, je ne sais plus très bien par quel miracle, à pénétrer les urgences et nous dirigeons d'emblée vers le responsable de l'unité. En jetant un œil sur les box, ce ne sont que blessés, sang, pleurs et douleurs...

Mort à portée de roquette

28 septembre 2002. Cette jeune Palestinienne vient mourir à Shifa. Mourir, car la face et une partie du crâne emportées... elle ne pourra échapper avec de telles lésions à une mort programmée. L'évènement s'est produit dans le sud de la bande de Gaza, aux approches de Rafah, lieu d'échanges réguliers, pour ne pas dire quotidiens, entre l'armée israélienne et les habitants palestiniens. Le tort de cette jeune femme — si tant

est qu'elle en ait un ! —, celui, par le plus grand des hasards, d'avoir croisé par ce beau matin de septembre, alors qu'elle vaquait à des occupations ménagères dans sa cuisine, aux côtés de ses deux enfants, la trajectoire d'une roquette... Elle, la jeune infirmière, la femme de Gaza, la mère attentive et l'épouse ; elle, la « sans figure », transférée de sa cuisine à l'hôpital Shifa, joue sa vie dans un combat inégal avec la mort qui vint frapper lourdement dans sa demeure maintenant criblée d'orifices plus ou moins béants... Cette femme, devenue en une fraction de seconde une plaie béante, une martyre pour ses compatriotes, rappelle l'horreur et l'injustice du conflit. Et quels que soient les artisans de ces tirs, qu'ils proviennent d'Israël ou de Gaza, les mêmes drames familiaux se préparent et se vivent, d'innocentes victimes remplissent les longues listes de tués et de blessés dans chaque camp, alimentant une macabre comptabilité dont les chroniques des éditions internationales de la presse écrite ou du web se font écho. Ces mêmes médias ne s'intéressent pas à un autre drame qui se vit au quotidien, l'anxiété des familles vivant sous les tirs, qu'il s'agisse des Palestiniens de Gaza ou de Cisjordanie, qu'il s'agisse des Israéliens habitant en bordure de Palestine ou ceux des colonies, l'anxiété de ne savoir quand et où les prochains obus s'abattront sur leur ville, leur quartier ou bien leur maison...

Yaquee El Smery

Gaza, un jour de septembre 2003. La consultation est dense. Assise sur les genoux de son père, Yaquee El Smery, à l'aube de ses cinq ans, nous montre sa main droite. La nature lui a donné des doigts tors, amputés partiellement, des accollements reliant certains d'entre eux comme s'ils permettaient de mieux soutenir leurs extrémités déformées... Et pourtant, elle s'en sert de sa petite main, s'y étant adaptée inconsciemment depuis le berceau ; cette main, la sienne, celle qu'elle a toujours vue et utilisée, fait partie intégrante de sa personne et de son identité. Même son cerveau ne s'y trompe pas, en portant en ses cellules le schéma d'un organe pas tout à fait comme les autres. Aux yeux de l'enfant, cette main n'a rien d'anormal, elle réalise tout ce que, depuis la découverte de la préhension, l'apprentissage

de la vie lui permet progressivement d'acquérir. Cette enfant ne semble rien demander. D'ailleurs, elle ne la montre pas. C'est son père... qui saisit la main de sa fille avec la douceur de l'amour, pour nous la présenter...

Elle contemple sans mot dire l'agitation autour d'elle, ces va-et-vient dans la salle de consultation et notre empressement à faire rapide et efficace... Son père l'a amenée avec l'espoir que nous rendrons à sa main un aspect physique « normal », que la chirurgie lui redonnera une main dont la beauté ira de pair avec celle dont la nature a doté son visage, pour lui éviter aussi le regard des autres, ce regard qui, l'âge avançant, devient de plus en plus cruel. Dans l'expression du père, nous lisons cette inquiétude souvent rencontrée chez les parents de ne pouvoir être pris en charge alors que la demande et l'espoir de guérison sont forts... Nous lisons aussi dans le subconscient du père la secrète culpabilité d'avoir engendré chez sa progéniture une telle difformité, qu'il porte tel un fardeau dans le regard... Elle nous regarde l'examiner, tourner et tourner encore sa petite main dans les nôtres. Ses grands yeux telles deux billes à l'éclat bleu nous interrogent. Ressortent pêle-mêle de son petit chignon quelques mèches de cheveux qui s'étalent sur le front. Sa petite bouille ronde qu'une « tache de naissance » brun foncé marque très nettement, affiche une moue discrète. Son père attend notre décision. Après l'examen et la consultation de notre planning papier, le verdict tombe. Nous l'inscrivons sur le programme opératoire... Nous savons fort bien que nous ne pourrions lui donner ce que son père souhaite, la nature est plus forte que nos propres désirs, aussi légitimes fussent-ils. Un rictus de satisfaction fend la joue du papa. Mais selon les circonstances, nous savons qu'une déprogrammation peut mettre en péril la décision prise, le père, la mère en seraient meurtris. *Shukrân*. Le père emmène sa fille et disparaît. Le patient suivant nous est présenté, la consultation se poursuit. L'enfant sera bien opérée...

Une journée à Gaza

C'est... une ou plusieurs détonations, certaines lointaines, d'autres plus proches, et leur colonne de fumée noire, qui interrompent l'activité tumultueuse de la journée. Une

atmosphère angoissante envahit Gaza et ses habitants. La fièvre monte. Une hystérie collective prend le dessus. Dans la journée, l'activité chirurgicale se fige. Les radios diffusent des bulletins. La situation de Gaza se métamorphose en quelques minutes. Le ballet des ambulances commence, pénétrant en trombe dans l'hôpital Shifa au son de sirènes stridentes, alors que la foule venue très nombreuse et de partout, accueille, transporte, avec un empressement et sans ménagement aucun, dans une bousculade contenue difficilement par quelques policiers, des hommes, des femmes et des enfants, que des médecins et chirurgiens aux urgences, après un examen très rapide mais complet, dirigent vers le bloc opératoire où des salles sont prêtes, en « stand-by ». La foule à l'entrée des urgences chirurgicales est survoltée, excitée, les médias s'en mêlent et la télévision diffuse en boucle les événements, via *Aljazeera*... À l'entrée même de l'hôpital, les manifestants se massent, brandissent leurs armes, certains sont cagoulés. Montés sur une camionnette, des Palestiniens haranguent la foule, diffusant des messages belliqueux et de vengeance. La morgue se remplit, le bloc tourne à plein régime lorsque les blessés affluent en masse. Seules certaines salles sont réquisitionnées lorsque la situation est moins dramatique. Puis ce sont des cortèges funéraires bruyants qui partent de l'hôpital et longent Omar al-Mokhtar, annonçant trois jours de deuil pour la famille du « martyr »...

Le cheval de Jénine

Tout un symbole que ce cheval, toute une histoire aussi. Un jour, contournant l'hôpital Khalil Sliman situé à l'entrée du camp de Jénine, nous découvrons, se dressant majestueusement à un petit carrefour, une sculpture de grande taille, représentant un cheval. Un cheval, oui, mais pas n'importe lequel. Il ne s'agit guère d'une sculpture en pierre, de la pierre de Jénine ou d'une autre partie de la Cisjordanie, ni même un cheval de marbre ou de bronze, ornant palais, châteaux, jardins ou les places du monde entier. En s'en approchant, en le contournant, il nous apparaît curieusement composé d'une juxtaposition de plaques de métal de couleurs différentes. Ce monument a une histoire qui nous ramène aux événements qui eurent lieu en 2002, à l'extrême violence qui secoua Jénine pendant près de

huit jours. C'est en hommage à ces destructions que le sculpteur allemand Thomas Kippler construisit en 2003 ce cheval de deux à trois mètres de haut, aidé d'une poignée d'adolescents de Jénine. En guise de matériaux ne furent employés ni plus ni moins que les restes de véhicules détruits et d'ambulances. S'il symbolise la fierté du peuple palestinien, il en représente aussi le martyr, martyr exposé explicitement, disponible de visu, inscrit dans chaque élément de cette puissante cuirasse métallique...

Gaza, 17 décembre 2007

L'enfant gît, endormi, ressemblant à tous ces enfants que l'on aime regarder alors que le sommeil les gagne, à ceci près que son sommeil est artificiel. Il n'y a aucun champ le recouvrant ou encore séparant, comme c'est de règle, la zone opérée de la tête où travaillent les anesthésistes. L'urgence a bousculé tout principe. Sous ce visage calme, dont la respiration est rythmée par le respirateur artificiel, nous observons ses poumons roses se remplissant d'air, se vidant ensuite, son cœur battant et battant, nous voyons sur ses organes la traduction de la vie, cette vie que le projectile faillit lui prendre. Les chirurgiens ferment cette enveloppe osseuse qui protège ses organes vitaux... Nous sommes là, immobiles, silencieux, à regarder, hagards, la fin de l'intervention. Les tirs au-dehors se poursuivent par salves...

Dis papa, c'est quoi la guerre ?

À Gaza, l'enfant est dépassé par la réalité des faits. Point besoin de prendre de gants pour éviter de lui faire vivre ce qui lui est de toute manière imposé dans la rue. Il voit, il entend et il sent... alors que nous revenons des cuisines de l'hôpital Shifa de Gaza, au décours d'un déjeuner pris tardivement après les interventions du matin, nous repassons par les urgences, avant de monter à l'étage du bloc opératoire. Il est quatorze heures trente. Quelques avions de chasse sillonnent le ciel bleu et frappent nos esprits encore vierges. Un des médecins présents sur place nous présente une fillette d'une dizaine d'années, étendue sur un chariot. Elle gît là, étonnée, l'air quelque peu

hébété, semblant réellement se demander ce qu'elle peut bien faire en un tel lieu. Tout s'est probablement figé et écroulé dans son jeune esprit. Les mains relevées au-dessus la tête, elle observe l'agitation autour d'elle, les faits et gestes des infirmiers, les allées et venues de son box à celui de deux autres blessés, pas moins jeunes. Son sweat laissant apparaître le dessin de deux cœurs roses est relevé. Ses jambes nues et allongées, criblées d'impacts de projectiles, d'éclats de balle probablement, reposent sans aucune agitation sur le drap enveloppant la structure métallique et froide du chariot. Nous comptons quatre impacts. Le plus important se situe dans la cuisse gauche. Il n'y a pas de fracture sous-jacente, comme le prouvera l'examen d'une radiographie du membre concerné. Le devoir du bloc nous appelle, nous laisserons cette jeune enfant à son sort, victime d'on ne sait de quel ennemi – la balle perdue d'un Israélien ou celle d'un Palestinien –, entre les mains des médecins et infirmières qui s'en occupent avec chaleur. Mais, montant les escaliers nous conduisant au bloc, et souvent plus tard, en des circonstances similaires, je revis et revois le visage de cette jeune enfant et une interrogation me harcèle : que révèle son expression ? Ce visage exprimant le calme mesure-t-il la gravité des faits, se représente-t-il la lourdeur de l'acte et son poids, ou traduit-il une certaine incrédulité, le refus de reconnaître ce qui la précipita vers l'hôpital ? La couleur viendra-t-elle un jour teinter ses yeux interrogateurs d'un vert d'espérance, ou illuminer son visage innocent ?

Erez checkpoint... forteresse de béton

Juillet 2008. De retour de notre mission à Gaza, nous sommes reconduits vers Erez check-point... Juste devant moi, à quelques deux cents à trois cents mètres de là, se dresse un immense bâtiment, à la gauche duquel une tour impressionne par sa taille et sa hauteur ; puis il y a ces pylônes électriques qui traversent la frontière. À un endroit, le mur clôturant le territoire palestinien s'interrompt, laissant un passage devant lequel sont disposés quelques blocs de béton. Nous aurons l'occasion de nous y engouffrer dans quelques instants, après avoir traîné nos valises et notre malaise sur un chemin couvert de pierres et de poussière fine qui prend son envol au moindre

pas, de blocs de béton disposés sciemment de manière hétérogène, créant des trajets en chicane pour éviter sans aucun doute d'hypothétiques assauts routiers. L'atmosphère générale est froide, très froide. Sur la gauche, et sur quelques hectares, on ne peut que remarquer ces bâtiments industriels palestiniens détruits par l'aviation et les chars israéliens. Depuis mon précédent passage à Érez, le nombre de ces édifices détruits, de ces carcasses vides et désossées, a augmenté. Ce ne sont donc que des spectres d'entreprises, de bâtiments blancs de pierre, de galettes et de piliers de béton armé, de gravats qui s'amoncellent et donnent l'image d'une région fantôme. Sur la droite, un long mur s'échappe et disparaît dans le flou de l'horizon, interrompu de miradors drapés de treillis militaires, le canon tout juste visible d'une arme étant le seul témoin d'une présence dans leur antre. Ce long serpentín laisse apparaître au-delà des collines d'Israël, un endroit relativement dépouillé. En premier plan, une poignée de palmiers a quelque chose de surnaturel dans un tel paysage chaotique. Et dans le ciel, au lointain, un ballon dirigeable flotte sans se lasser, immobile dans l'air, complétant le dispositif de surveillance de l'armée israélienne...



Erez chekpoint

Jenin's freedom theatre

Février 2014. Lors de notre dernière mission chirurgicale, nous découvrons le « Théâtre de la Liberté » de Jénine. Féerie de lumières, de couleurs et d'émotions pour une pièce jouée par de

jeunes acteurs et dont les témoignages, recueillis par Mikael Baudu, nous apprennent beaucoup sur le vécu de la jeunesse palestinienne.

Pour eux, l'art joue un rôle déterminant pour construire une société libre et saine. L'art en bandoulière, l'art à la main, voilà leurs armes, voilà leur combat, un combat par la culture. Ils jouaient ce jour-là « Les notes magiques ». La pièce raconte l'histoire d'instruments de musique qui appellent le peuple à se révolter contre un roi tyrannique.

Ces acteurs témoignent :

— (Faisal Abuhleja, comédien). Le déclic qui m'a poussé à devenir comédien, c'est un documentaire de Juliano Mer-Khamis. Dans ce film, on voit ce garçon, Ashla Abuhleja, c'était mon cousin. Dans une scène du film, Juliano lui demande : « Ashla, quel est ton rêve ? » Il répond : « mon rêve, c'est d'être un Roméo palestinien. » Ashla fut tué lors de la bataille de Jénine en 2002. Je veux être un Roméo palestinien mais je ne veux pas être tué.

— (Sader Shrem, comédien). Avant, j'accumulais les bêtises. J'étais un mauvais garçon qui a fait beaucoup de mauvaises choses. Lorsque j'ai rejoint le Théâtre de la Liberté, j'ai commencé à apprendre, à ouvrir les yeux sur de nouvelles choses.

— (Anas Arqawi, comédien). J'étais renfermé sur moi. Seul dans un coin sombre, mes écouteurs sur les oreilles et une petite larme au coin de l'œil. J'ai vu cette pièce dans ce théâtre avec de vrais acteurs, les lumières, le maquillage, les costumes, c'était fantastique, je n'en croyais pas mes yeux. Trouver cela ici, c'est si délicat, si étrange de trouver cet endroit dans le camp.

— (Faisal Abuhleja, comédien). Si vous demandez à un enfant à quoi il rêve, il vous parle de tuer, de la mort. Mais aucune pensée pour l'avenir. En arrivant ici au Théâtre de la Liberté, on trouve un endroit où l'on peut questionner ses pensées, expérimenter ses rêves. Vous pouvez dire ce que vous voulez, sans chef pour vous indiquer ce que vous avez à dire, sans les règles de la tradition, sans mauvaise interprétation de la religion, ni ce blablabla autour du Fatah et du Hamas, ces partis qui divisent la communauté palestinienne.

— (Nabil Alraee, metteur en scène). L'oppression joue un rôle fondamental dans l'esprit des gens. Les gens ne peuvent penser en dehors de ce que j'appellerai un cercle. C'est très difficile d'accepter quelque chose de nouveau, parce que toute nouveauté est considérée comme une menace. Je ne reproche pas cela aux gens, car 65 ans d'occupation, c'est suffisant pour enfermer votre esprit, votre âme et votre cœur. Ce que nous essayons de faire, c'est dire non. Nous pouvons rêver. Ils ne peuvent pas nous empêcher de rêver.

— (Sader Shrem, comédien). C'est un acte de résistance que de prendre un fusil et de tirer. Mais moi, j'ai choisi une autre voie. Je résiste avec l'art. Sur scène, je parle de moi, je parle de mon peuple. Je crois en cela. Parler de mon peuple, ne plus ressentir la peur. Parler aussi librement que j'en suis capable, sans que personne ne puisse m'arrêter. C'est ce que j'ai appris ici.

Le mardi 5 avril 2011, Juliano Mer-Khamis, directeur israélo-palestinien du « Théâtre de la Liberté » à Jénine, fut abattu par deux hommes masqués et armés, des tireurs non identifiés, dans le camp de réfugiés éponyme. C'est dans sa voiture que ce militant pour la paix, se revendiquant à la fois « juif et palestinien », fut assassiné de plusieurs balles.

Il dirigeait le Freedom Theatre, fondé dans le camp par sa mère, ardente militante pour les droits des Palestiniens lors de la première Intifada. Mariée à un Arabe israélien, elle fonda à la fin des années 1980 le « Théâtre des pierres » pour les enfants palestiniens, afin qu'ils puissent échapper aux violences de l'occupation. Il fut détruit en 2002 mais revit le jour en 2006 sous le nom de « Théâtre de la liberté », sous l'impulsion de son fils, Juliano Mer-Khamis, et avec le soutien de Zakaria Zoubeydi, chef local du groupe armé palestinien des Brigades des martyrs d'Al-Aqsa.

Qui assassina le directeur du théâtre ? Le saura-t-on vraiment un jour ? Localement, le théâtre ne fit pas l'unanimité. Il fut visé par des tentatives d'incendie et le directeur fut menacé à plusieurs reprises.

J'ai 10 ans

« Je suis né en 2007, j'ai 10 ans. J'aime le foot. Quand je serai grand, je serai comme Cristiano Ronaldo, un champion.

J'habite à Gaza. Je n'en suis jamais sorti. Il paraît que c'est interdit. Mes grands frères et ma sœur n'ont jamais pu sortir non plus. On est puni si on sort. Il y a même des gens qui essayent... ils sont tués. Le train, je l'ai vu dans les livres, à la télé. Je ne sais pas ce que c'est. L'avion, c'est pareil, j'en ai vu dans le ciel... des avions de chasse me dit mon père, ou bien des hélicoptères de l'Armée. Ça fait du bruit et ça fait peur. Avec mes parents, on bouge parfois à l'extérieur de Gaza, mais jamais on s'approche de la frontière. C'est dangereux. De loin, on voit un mur, des tours, un ballon dans le ciel. J'aime pas trop l'école, mais ma mère me dit sans arrêt que c'est important. Ahmed, mon grand frère dit que l'école, ça ne sert à rien puisqu'il n'y a pas de travail. Il dit aussi qu'en plus, comme on ne peut pas sortir, y a pas d'avenir. J'ai connu la guerre. Mon père m'a dit qu'il y en avait eu trois en six ans. Je ne me souviens pas de toutes, j'étais trop petit, mais de la dernière oui... très bien... trop bien. La nuit, je fais des cauchemars. J'ai peur souvent. J'entends des bruits, il y a des méchants, mon lit tremble. J'ai 10 ans, mais je sais ce que c'est une bombe. Dans le monde, je suis sûr qu'il y a des tas d'enfants qui ne savent pas ce que c'est une bombe, et comme ça fait peur, très peur... je ne m'habitue pas. Ils ont beaucoup de chance ces enfants ! Pendant la dernière guerre, tous les jours, la nuit aussi, toutes les 5 minutes des fois, je sursautais à cause des bombes. On se cachait sous le lit ou dans la cave, on n'allait plus à l'école. Ma mère me serrait fort dans ses bras et encore, quand je me réveille la nuit, je pleure, ma mère me serre encore dans ses bras. Mes copains de l'école aussi, ils font des cauchemars, il y en a même qui n'ont plus de maman. Mahmoud n'a plus ni sa mère, ni son père. Il vit chez son oncle Omar, car en plus leur maison a été rasée. Ali aussi a perdu un de ses parents. Son quartier a été détruit. Mes parents les ont aidés. Heureusement qu'il y a la famille. Le foot, voilà ce que je ferai plus tard. J'aime bien le Real, j'ai même le maillot. Souvent on joue à cache-cache dans les gravats, et aussi au foot. On trouve des objets qu'on connaît, d'autres qu'on ne connaît pas. Il paraît qu'il faut se méfier quand on joue dans les gravats. Quand je serai grand, je détruirai les murs, je casserai les tours, je tordrai les barbelés, comme eux, ils ont détruit les maisons, tué des parents, des enfants. À la télé, sur internet, on voit des tas de

reportages passionnants. La mer, j'adore les émissions sur la mer. C'est beau la mer. Des marins font le tour de la terre. Je les ai vus sur leurs bateaux, ils sont libres, ils ne voient que la mer tout autour d'eux. J'aimerais moi aussi aller au bout de la mer, comme eux. À Gaza, la mer est bloquée par les navires militaires. Mon père me dit d'arrêter de rêver, que la mer, c'est hostile, que c'est pas pour moi. Il dit ça parce qu'il ne connaît pas. Mais qui connaît la mer à Gaza ? On la voit, simplement. Mon père m'a dit que le long de la mer, des mosquées ont été rasées pendant la dernière guerre. Oui, pour nous, à Gaza, c'est dangereux la mer... »

Postface

Nous travaillons dans le même hôpital, Dominique Le Nen et moi-même, l'hôpital de la Cavale Blanche, à Brest... Nous avons peu d'occasions de nous croiser, mais nous nous sommes naturellement rencontrés, partageant l'impérieuse nécessité d'un engagement, dicté par le même sentiment qui a conduit notre vocation de médecins.

Pour moi, il s'agit du témoignage et du combat mené pour défendre les victimes du Médiateur et par delà, sans y avoir songé, contribuer à une réforme du système français de régulation du médicament. Pour Dominique Le Nen, au-delà de nos frontières, il s'agit d'offrir aux Palestiniens victimes d'une interminable guerre que je n'ose qualifier de « civile », sa compétence de chirurgien dont témoigne ce récit, véritable journal de bord écrit avec l'évidente simplicité des belles âmes. Ces initiatives, en apparence bien différentes, s'appuient, au-delà de tout jugement, sur un socle commun, celui issu de l'effroi et la révolte face à des souffrances infligées, suscitées par les convulsions nées, qui du cynisme et de la recherche du profit, qui de la haine, de la peur et du ressentiment. Nous, médecins, sommes bien formés pour mesurer et accompagner en pensée et donc en actes, les conséquences de ces blessures dans le quotidien de ceux qui les subissent.

Une fois refermé ce document, je suis restée quelque temps ailleurs, là-bas, à Gaza, à Jénine, à Hébron, souffrant en communion avec ces chairs déchiquetées par les armes, ces esprits brisés par la violence de l'occupation et de l'enfermement et vibrant aux accents d'une fraternité partagée entre Dominique et ses collègues, ses frères palestiniens. « Et maintenant, on va où ? » interroge le film récent de la réalisatrice libanaise Nadine Labaki, écrit sur les décombres de tels affrontements. Et si bientôt ces peuples magnifiques et martyrs s'accordaient enfin : respect, tolérance, confiance ?

Il me revient l'impitoyable litanie des actualités en cette fin octobre 2011 : « Regain de violence à Gaza et dans le sud d'Israël. Neuf Palestiniens sont morts dans les raids aériens menés par l'armée israélienne et un Israélien a été tué par des

tirs de roquette »... Mais aussi : « La Palestine entre à l'UNESCO »...

Je repense à ces étonnantes interventions chirurgicales réalisées... auprès de jeunes enfants palestiniens souffrant d'une « paralysie du bras de naissance », témoin de la piètre qualité de la prise en charge technique des accouchements, dans ce pays défait par la guerre. En réalité, ce sont tous les nouveau-nés palestiniens de Gaza qui sont, sans exception, affligés d'une « paralysie du pays de naissance », d'où s'ensuit une paralysie de leurs mouvements, de leur jeunesse, de leur avenir, de leur vie. À l'image de ces enfants handicapés, que Dominique Le Nen délivre d'une partie de leur fardeau, je réalise que le sens profond de son engagement et de son témoignage participe plus largement à la délivrance, un jour, de tout un peuple.

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité ». Je salue, avec respect et admiration, le chemin fraternel parcouru par Dominique Le Nen auprès des populations palestiniennes. Puisse un jour s'accomplir cette marche loin de « la vallée de l'ombre de la mort ».

Irène Frachon

Médecin des hôpitaux, spécialiste en Pneumologie

Table des matières

Préface de la troisième édition. *Dominique Le Nen*

Préface de la deuxième édition. *Dominique Le Nen*

Préface de la première édition. *Alain Gresh*

Préambule

— Gaza, 9 mars 2002

— Gaza, 11 mars 2002

— Nuit de feu

— Troie

— Douceur du Finistère

— Amira El Moghrabi

— Mort à portée de roquette

— Erez Chekpoint, 4 octobre 2002

— Gaza, mission de janvier 2003

— Mohammed Yassen

— Attentat à Tel-Aviv

— Gaza, mission de septembre 2003

— Une journée à Gaza

— Yaquee El Smery

— Naplouse, septembre 2004

— Un patient pas tout à fait comme les autres

— Safe Din Aymen

— Un fils martyr

— Incursion à Jénine

— Ô Jérusalem

— De Jérusalem à Jénine

— Le cheval de Jénine

— Jénine, janvier 2007

— Gaza, 17 décembre 2007

— Gaza, 18 décembre 2007

— Hébron... ville partagée

— Bethléem

— Erez Chek point, la forteresse

— De Gaza à Khan-Younes par un jour de juillet 2008

— Opération « plomb durci »

— Dis papa, c'est quoi la guerre ?

— Jénine, Ya'bad et Birqin

— Un mariage à Jénine

— Doit-on mourir à 18 ans

— Clair de lune

— Jenin's freedom theatre

— Israël-Palestine : la paix est-elle possible ?

- Paris, 6 novembre 2014
- Gaza, novembre 2014
- Les ruines de Gaza
- Meithalun
- Alaa Badarneh
- J'ai 10 ans
- Jénine, septembre 2016
- Tant que la guerre durera

Postface, par *Irène Frachon*



Visage de Palestine... visage du monde

Les bénéfices de vente de l'ouvrage seront intégralement reversés à l'Association Franco-Palestinienne pour l'Aide et la Formation Médicale (AMANI)

Siège : 7 Rue Beauchamp 22300 LANNION

Email : contact@assoamani.fr

Commentaires de lecteurs

AMAZON

« Lecture passionnante ! Un réalisme qui nous conduit à une réflexion en profondeur sur le genre humain, espoirs et désespoir... Remerciements pour ce témoignage » 5 mars 2016

« J'ai été touchée par ce témoignage sincère et sans parti pris d'emblée : journal de cet homme qui a partagé, année après année, quelques instants de la vie en Palestine ; regard discret d'une grande humanité d'un médecin qui n'a pas craint de s'exposer aux contrôles des check-points et de se trouver parfois au cœur de pilonnages pour offrir ses compétences, d'un père de famille qui nous fait partager avec simplicité son vécu lors de ces missions successives, son ressenti et ses questionnements. À lire pour partager et ne pas oublier, tout simplement » 5 juillet 2015

« Un tableau réaliste et honnête, qui ne minimise pas la complexité de la situation. Les cas présentés sont souvent émouvants, mais le ton n'est jamais pleurnichard » 16 novembre 2014

« ... Merci... de nous offrir un si beau livre. Je l'apprécie pour trois raisons essentielles: d'abord, il m'aide à me rendre compte, vraiment, des conditions de vie des gens de Gaza, vos "missions" faisant de vous, qui leur donnez votre temps et vos compétences, des héros du Droit des Peuples à vivre dans la Paix et la dignité. Ensuite, comme je suis la mère d'un chirurgien orthopédiste spécialiste de la main, j'apprécie les détails que vous donnez de votre manière d'opérer; mon fils, par modestie et manque de temps, m'en parle peu. Enfin, quel plaisir de vous lire quand vous nous décrivez les beautés de cette magnifique région du Monde ! » 14 mars 2014

*« Une leçon d'humilité et tout simplement d'humanité à l'état pur. Bravo pour ce témoignage passionnant et bouleversant »
23 décembre 2013*

« Un livre qui fait réfléchir et qui nous fait relativiser tous les petits soucis de la vie » 27 juin 2013

« Ce livre est plein d'humanisme et force l'admiration. Bravo à tous ces gens qui s'engagent dans ce combat, soulager les déshérités » 13 octobre 2012

« Avec simplicité, Dominique Le Nen arrive à nous faire ressentir et partager son expérience. Ses mots nous renvoient à ce que nous ne voulons pas voir la plupart du temps, obnubilés par notre quotidien. Ce qui m'a touché, c'est cette humanité et le don de soi. Merci de nous ouvrir les yeux, merci à toute cette équipe pour le travail extraordinaire effectué auprès d'un peuple en souffrance. Espérons qu'un jour la PAIX soit enfin une réalité entre ces deux peuples » 12 septembre 2012

FNAC

« Un journal témoignage sans concession écrit avec mesure. Une bonne écriture et des séquences prenantes. Ce livre mériterait d'être davantage diffusé. Loin de la politique, il nous fait vivre la douleur des Palestiniens emmurés, occupés et colonisés: situation absurde et sans issue » 22 janvier 2013

ZAMAN FRANCE

« L'auteur, Dominique Le Nen, n'est ni analyste politique, ni militant : il est chirurgien orthopédiste-traumatologue. Entre 2002, date de la première Intifada et 2011, troisième année du blocus israélien sur Gaza, il s'est rendu à plusieurs reprises en Palestine. Il a travaillé auprès des populations, mettant ses

compétences à leur service : en Palestine, l'armée d'occupation tire en effet à balles réelles... Le docteur Le Nen offre du quotidien palestinien un témoignage vivant et émouvant, sous forme de récits courts, qui dépeignent la réalité nue. L'auteur a en effet pris la mesure de la souffrance des gens, mais aussi de l'injustice de la communauté internationale, qui, lorsqu'elle n'est pas indifférente, fait preuve d'une complaisance coupable. Après les massacres de Jénine, écrit le docteur Le Nen, le rapport présenté aux Nations Unies donnait «une version inique [des faits] mettant sur un même pied d'égalité la victime et le bourreau [...]». Les bénéfices de vente de cet ouvrage seront intégralement reversés à l'Association franco-palestinienne pour l'aide et la formation médicale » 15 juin 2012

De Gaza à Jénine

Tant que la guerre durera

Gaza, mars 2002, première mission humanitaire en Palestine. En pleine seconde *Intifada*, la répression est terrible. Jénine, septembre 2017, un « calme » fragile s'est installé. Entre ces deux dates, l'auteur a accompli de nombreuses missions chirurgicales et travaillé auprès des populations, en particulier des enfants. À la lueur des faits, des souvenirs et des témoignages, l'auteur livre ses réflexions et les impressions que le terrain lui a renvoyées. Il propose dans cette troisième édition une immersion dans un tourbillon d'événements et de sentiments très contrastés, avec un objectif clair, celui, en dévoilant « l'aberration » de la violence, de prôner et de militer pour la paix entre Israël et Palestine.



Dominique Le Nen est l'auteur d'articles et d'ouvrages consacrés à l'Art et aux sciences à la Renaissance, dont : *L'anatomie au creux des mains, au confluent des sciences et de l'art* (Éd. L'Harmattan 2007), *La main de Léonard de Vinci* (Éd. Springer 2010), *Léonard de Vinci : un anatomiste visionnaire* (Éd. L'Harmattan 2010). Il a publié *Hanà*, son premier roman (Éd. Baudelaire 2016), qui a reçu le premier prix Littre — Jean-Pierre Goiran 2016, décerné par le Groupement des Écrivains Médecins.

Les bénéfices de vente de l'ouvrage sont intégralement reversés à l'Association Franco-Palestinienne pour l'Aide et la Formation Médicale (AMANI)

Siège : 7 rue Beauchamp 22 300 LANNION contact@assoamani.fr

Photos de couverture : Alaa Badarneh, European Pressphoto Agency